



scendre sur la voie  
mort

L'envers du rideau

## À propos de l'écriture inclusive

J'ai choisi de rédiger ce dossier en utilisant l'écriture inclusive. Le Haut Conseil à l'Égalité entre les Femmes et les Hommes en fait la recommandation dans son Guide pratique pour une communication sans stéréotype de sexe (page 15). Je fais ici le choix d'utiliser des terminaisons en utilisant le point plutôt que le trait d'union car je trouve que la lecture est ainsi moins complexe. Enfin, d'un point de vue féministe, il me paraît pertinent de ne pas utiliser de langage "masculin neutre" afin de ne pas invisibiliser les femmes, premières concernées par le sujet dont traite mon dossier.



Tatouage de O.

Août 2016. Je reçois un appel. Nous sommes censées nous rencontrer cet après-midi, elle ne sait pas où sonner. C'est le numéro 47, porte A2. Je suis en train de faire mes courses, je fais vite pour ne pas trop la faire attendre. J'arrive avec mes deux sacs dans les mains, les lanières me coupent la circulation du sang. Je les pose brutalement et pousse un soupir de soulagement. J'aperçois quelqu'un devant l'entrée de l'immeuble, des cheveux ondulés teints en turquoise. Elle m'attendait devant la porte, avec son vélo. Je m'excuse d'être en retard et m'approche d'elle pour lui faire la bise. Elle a un mouvement de recul. "*J'fais pas la bise, j'aime pas trop ça, désolée.*" Je suis un peu gênée de ne pas lui avoir posé la question avant, c'était un réflexe stupide. Je m'excuse à nouveau. Son prénom est O. Du moins, c'est comme cela que l'on la nomme et elle préfère qu'il en soit ainsi.

Je l'accompagne accrocher son vélo à un arbre dans la cour de mon immeuble. Elle marche un peu devant moi, à l'arrière de son bras j'aperçois un dessin, un tatouage, il s'agit d'une hache dont la lame est de couleur vermillon. Qu'est-ce que ce dessin représente pour toi ? En fait ça a plusieurs significations. C'est un symbole dans la communauté lesbienne et puis c'est aussi l'arme dessinée dans le conte *les trois brigands* de Tomi Ungerer, où trois voleurs pillent et attaquent les diligences. Un jour, ils tombent sur une petite fille qui préfère rester avec eux. Ils finissent par s'y attacher et acceptent de la garder auprès d'eux.

Nous nous installons dans ma petite cuisine. Je nous sers deux verres de sirop et ouvre un paquet de chips. Je lui demande comment elle a entendu parler de mon projet, c'est une amie que nous avons en commun qui lui a parlé de moi. Je lui explique que j'aimerais bien faire quelque chose autour de la sexualité, avoir une approche différente de ce que l'on peut voir d'habitude au cinéma, fut-il pornographique. J'ai en tête de filmer, de capter une diversité de corps, de personnes, parler de consentement, de communication, de sexualités alternatives, de nudité déssexualisée, sans tabou. O. semble immédiatement conquise par cette idée, elle trouve vraiment épantant que quelqu'un d'aussi jeune que moi entreprenne ce genre de projet.

Nous discutons un peu de nos parcours respectifs. 32 ans et diplômée des beaux-arts, O. a exercé pendant quelques années en tant qu'artiste plasticienne et se propose aujourd'hui en tant que figurante pour mon projet. Elle m'annonce avec enthousiasme qu'elle peut me prêter facilement l'équivalent d'un camion entier d'accessoires sexuels. Je ne m'attendais pas à une telle contribution qui pourrait se révéler fort utile pour mon tournage.

De surcroît, elle pourrait même me louer un studio qu'elle loue avec une amie, Le Donjon, où elles reçoivent des gens, des gens à vrai dire un peu particuliers, qui viennent vivre toutes sortes de fantasmes, des fantasmes dont on ne veut pas trop entendre parler. Elle, ça la passionne. Elle apprécie réellement pouvoir découvrir les désirs les plus obscurs des personnes qu'elle rencontre. Mais dans son entourage, on est scandalisé.e de ses pratiques « honteuses » et « méprisables ». Cette passion atypique lui a fait perdre contact avec une partie de sa famille et de ses proches. Vivre tel.le que l'on est implique parfois un tribu lourd à payer, désormais O. le sait bien. Sa façon de s'exprimer force mon admiration, parfaitement informée sur les sexualités, elle semble sûre d'elle, comme détachée. Je la trouve d'une beauté assez glaciale, son visage est du genre qui ne laisse pas transparaître ses émotions au premier abord. Sa peau est très pâle et ses joues sont rosâtres comme une poupée de porcelaine.

Je suis un peu chamboulée par la discussion avec O. J'avais récemment lu *King Kong Théorie* de Virginie Despentes, qui résonnait, qui faisait écho à cette rencontre.

“ Échanger un service sexuel contre de l'argent, même dans de bonnes conditions, même de son plein gré, est une atteinte à la dignité de la femme. Preuve en est : si elles avaient le choix, les prostituées ne le feraient pas. Tu parles d'une rhétorique... comme si l'épileuse de chez Yves Rocher étalait de la cire ou perçait des points noirs par pure vocation esthétique. La plupart des gens qui travaillent s'en passeraient s'ils le pouvaient, quelle blague ! ” - Virginie Despentes



O. de dos

## CUIR ET CRAVACHES

C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à réellement me renseigner sur les " travailleuses du sexe " (TDS). Qui sont-elles ? Combien sont-elles ? Comment vivent-elles ?

Novembre 2016. Nous nous voyons régulièrement avec O. Souvent chez elle à l'occasion d'un repas. Elle me raconte ses clients, me montre les mails farfelus qu'elle reçoit. Son carnet dans lequel elle dessine et écrit pour planifier ses séances. C'est un peu comme la préparation d'un spectacle dont O. serait la metteuse en scène. Elle choisit les accessoires qu'elle va utiliser, les vêtements qu'elle va porter. Elle crée ainsi tout un jeu dont elle est la maîtresse, littéralement.

La deuxième ou la troisième fois que nous nous sommes vues, elle m'a emmenée dans ce fameux Donjon, situé dans un simple immeuble proche du centre de Nantes. Si seulement les voisin.es savaient.

J'entre dans le lieu, dont les murs arborent un splendide rouge carmin. J'y découvre une table noire comme chez le médecin, avec des attaches supplémentaires sur les côtés pour probablement immobiliser un client. Derrière cette table, perpendiculaire à l'entrée se trouve un mur couvert de cravaches, de fouets, de ceintures, de lanières en cuir. En dessous est alignée une rangée de chaussures, bottes à talons et autres escarpins affutés. Sur un autre mur, trône une immense croix en bois, elle aussi munies de solides attaches. Dans un petit meuble ancien en bois foncé vernis, toutes sortes de godes, de tissus, de cordes et d'instruments de torture. J'ai la sensation de débarquer en plein milieu d'un film de David Lynch, réalisateur fétiche de O.

Elle finit par me montrer sa garde-robe constituée de déguisements plus ou moins inattendus : des costumes en latex ou en skaï, celui de la méchante maîtresse ou de la méchante... nazie ? O. est très fière de sa veste de SS, confectionnée par ses soins. Elle me confesse en riant que si sa famille l'apprenait, elle serait certainement banie puisque juive.

O. me dit que les gens lui posent souvent des questions sur ce qu'elle fait concrètement : *" Je pars souvent d'un cliché pour leur expliquer, genre je vais dire : Ah bah tu vois la meuf qui est en complet cuir et qui fouette des culs de gros monsieurs tout nus ? Et ben en gros, en enlevant l'aspect cliché, c'est un peu ça. Mis à part que mes clients sont pas forcément gros, qu'ils sont pas toujours tout nus, et que je suis pas toujours habillée en complet cuir et que je sais pas me servir d'un fouet. "*

Il peut paraître évident que les clichés ne représentent pas la réalité, et pourtant, lorsque nous ne sommes pas correctement informé.es sur un sujet, nous avons tendance à nous baser sur les stéréotypes que la société nous a inculqués. L'expérience de O. lui a ouvert l'esprit sur les pratiques intimes de ses contemporains, qu'ils soient flics, voyous ou hommes d'affaires. Elle parvient conséquemment à supporter de moins en moins les préjugés de son entourage, quand d'aventure elle évoque son métier.

O. : *" Je me demande toujours ce que je vais pouvoir dire pour que la personne quitte son univers fantasmatique et cliché pour le ramener à ma réalité. "*

Donjon de O.





## TRIANGLE

Lors d'une réunion bénévole pour un festival féministe, j'étais accompagnée par O. ce jour-là, l'une des organisatrices annonce qu'il y aura une conférence sur le travail du sexe dans la programmation. Je saisis immédiatement l'occasion qui se présente à moi pour lui demander le contact de l'intervenante à qui j'envoie sans délai un mail. Après quelques messages échangés, elle accepte que l'on se rencontre.

Je lui propose de nous retrouver à l'étage du Café des Bien Aimés à Nantes, l'endroit sera plus tranquille que d'autres bars pour discuter et puis les filles qui tiennent le lieu font de très bons gâteaux vegans, ça tombe bien, nous sommes toutes les deux vegans a priori. C'est moi qui arrive en premier, je patiente un peu et la voit apparaître dans l'escalier.

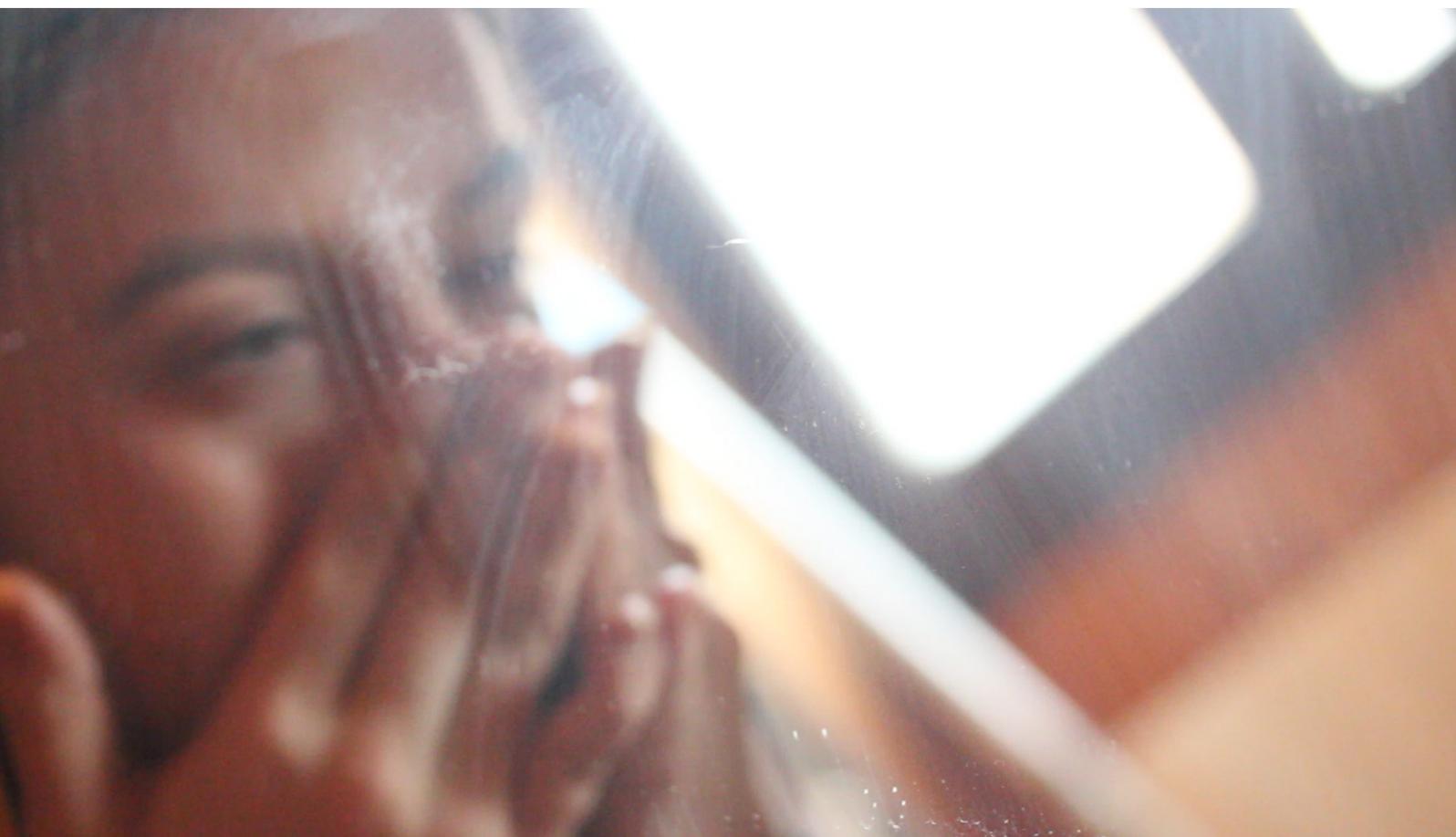
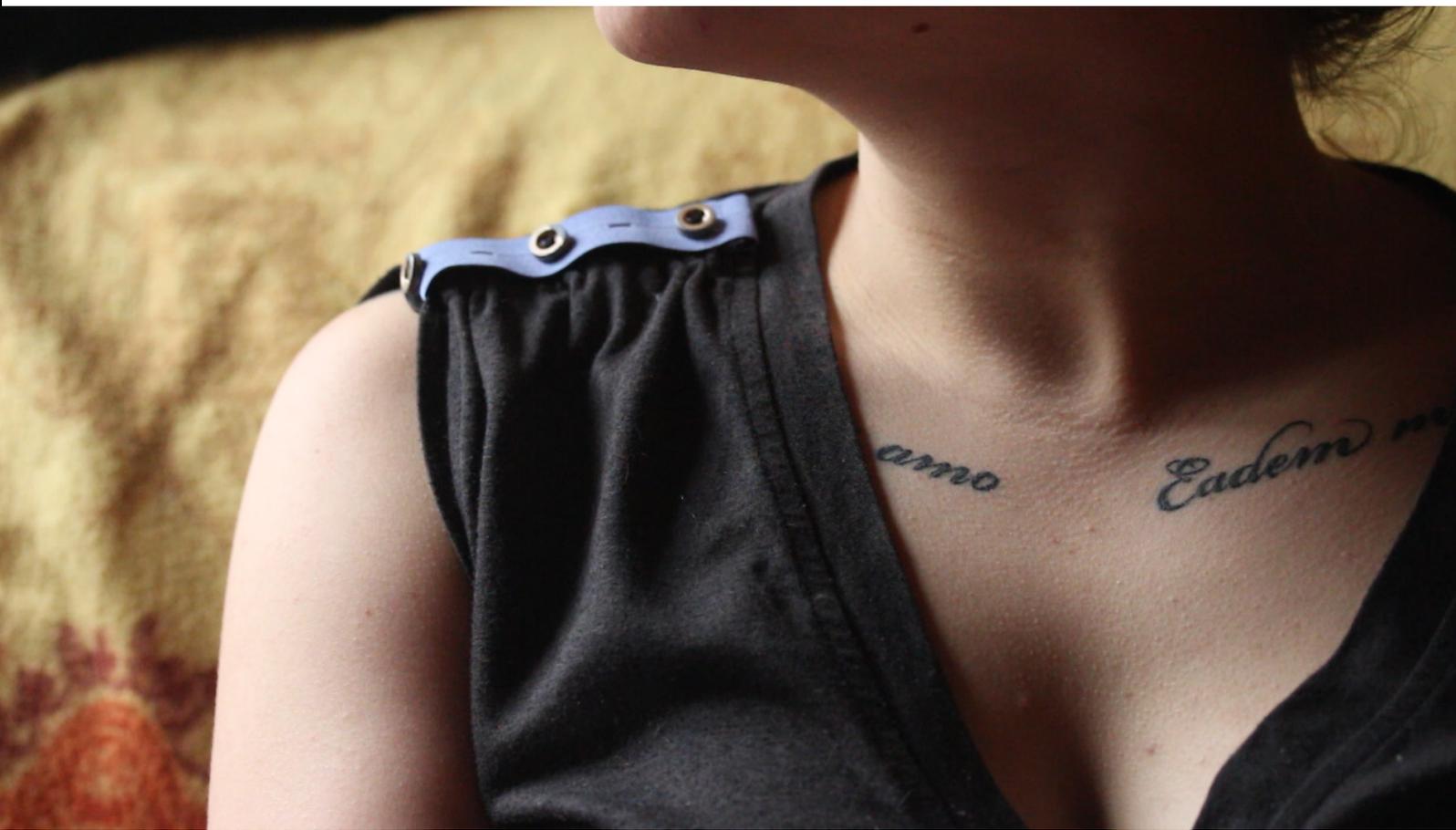
Rayonnante, elle arbore un immense sourire. Elle m'embrasse et s'assoit face à moi. Je remarque au premier coup d'oeil un triangle noir tatoué sur son avant-bras. Ce symbole servait à catégoriser certaines personnes " socialement inadaptées " par le régime nazi comme les chômeur.ses de longue durée, les vagabond.es, les marginaux.ales, les alcooliques, les drogué.es et certain.es malades mentaux.ales, mais aussi, les prostitué.es, les souteneur.ses ou encore les femmes ayant eu recours à l'avortement. C'est également devenu un symbole de lutte utilisé par les lesbiennes. Des lunettes rouges, un anneau sur la lèvre inférieure, deux petites boules sous la bouche, des bracelets de festivals. Elle, c'est B. Enchantée.

Cela fait quelques jours qu'elle et son compagnon sont logé.es chez des amis. B. avait trouvé un grand appartement abandonné dans lequel ils avaient élu domicile. Elle m'explique que la loi prévoit que les squatters peuvent occuper un logement, si le ou la propriétaire ne vient pas constater le délit d'intrusion dans les 48h. Dans son cas, pourtant, plusieurs personnes sont venues saccager leurs affaires et les ont agressé.es. Heureusement, B. et son ami avaient mis la plupart de leurs effets personnels dans un endroit protégé et ont pu récupérer beaucoup de choses. B. ignorait alors que la loi avait été réécrite en 2015 et ne protégeait plus les squatters.

Je constate avec plaisir le fait qu'elle prenne sur son temps pour me voir alors qu'elle semblait avoir d'autres priorités à ce moment-là. Plus plaisant encore, étaient son sourire et son optimisme constant en dépit des épreuves qu'elle traverse. J'apprends qu'elle exerce en tant qu'escort-girl, mais également " accompagnatrice sexuelle " de personnes en situation de handicap.

Son petit ami nous a rejointes au café, tout aussi souriant et jovial que B. Il est au courant de l'activité qu'elle exerce et cela ne semble guère le déranger. Il faut dire qu'il n'a pas véritablement le choix. Elle lui avait révélé son métier avant qu'ils ne sortent ensemble. Il se dit que c'est un travail comme un autre.

Cette rencontre très enrichissante me conforte dans l'idée qu'il me faut aller au delà des stéréotypes et des apparences. Je la quitte avec la hâte du prochain rendez-vous.



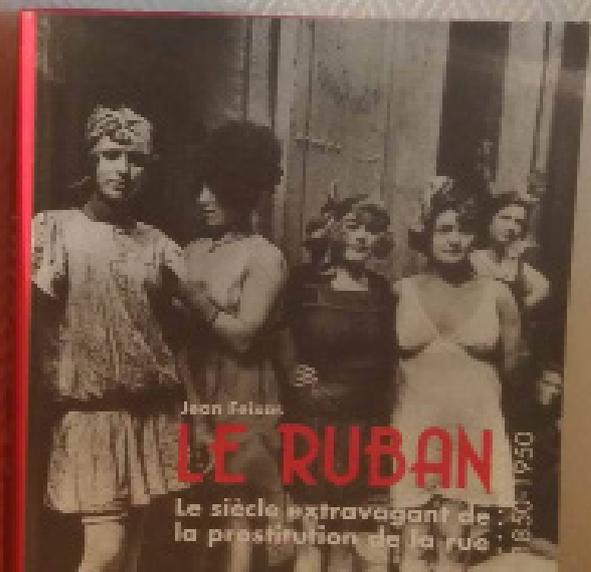
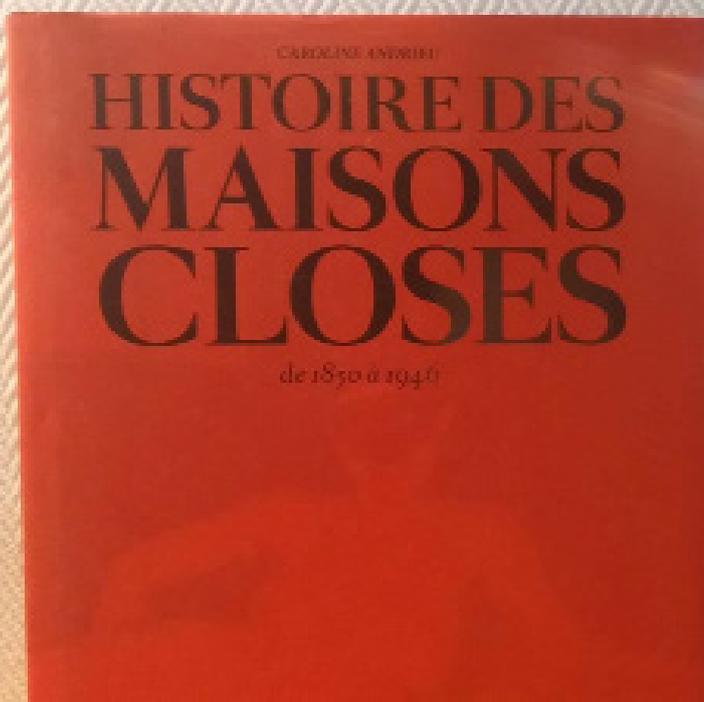
## RÉALITÉ PLURIELLE

Dans un article du Figaro mis à jour en janvier 2012, j'apprends qu'il existe entre 40 et 42 millions de personnes qui se prostituent dans le monde. 75% d'entre elles ont entre 13 et 25 ans. Neuf personnes sur dix dépendent d'un proxénète. Il s'agit principalement de femmes ou d'adolescentes, voire des fillettes. Rien qu'en Europe, 1 à 2 millions de personnes se livrent à la prostitution, en majorité des migrantes, " victimes de la traite des êtres humains ".

O. m'avait interpellée au sujet des différentes réalités qu'il existait dans le milieu de la prostitution et m'avait expliqué comment elle s'y situait : " *Je suis vraiment très privilégiée par rapport à d'autres. De part mon activité de dominatrice, parce que je travaille en incall, parce que je suis française, que j'ai des papiers, que j'ai les moyens de refuser des clients, évidemment pas tout le temps mais je peux refuser des clients dangereux. Disons que mon repas de demain n'en dépend pas.* "

Je sais bien que O. et B. ne sont pas représentatives de la réalité du travail du sexe. Mais je ne dispose pas encore des connaissances nécessaires pour en parler de façon éclairée. Un ami me prête gentiment sa carte étudiante pour que je puisse emprunter des livres à la bibliothèque universitaire de sociologie et de lettres. Il y a beaucoup plus d'ouvrages à ce sujet que je ne l'imaginai, c'est stupéfiant. J'arrête mon choix sur deux livres. *Prostitution : les uns, les unes et les autres* de Daniel Welzer-Lang, Odette Barbosa et Lilian Mathieu axés sur la scène de la prostitution lyonnaise. Mais le livre date un peu, il a été écrit en 1994 et les choses ont beaucoup bougé depuis.

*Prostitution nigériane : entre rêves de migration et réalités de la traite* de Bénédicte Lavaud-Legendre. J'y apprend que les femmes nigérianes représentent environ la moitié des travailleuses du sexe, du moins c'est le cas dans les rues de Paris. " L'absence d'opportunités migratoires légales au Nigeria, place, de fait, les jeunes femmes nigérianes qui souhaitent émigrer dans une position de dépendance très importante vis-à-vis des organisations clandestines. " Ces femmes se retrouvent souvent avec des dettes énormes en arrivant en Europe, aux alentours de 50 000 euros. A ces sommes dues, il faut rajouter de nombreuses, complexes et coûteuses démarches concernant les aides au logement et à la fabrication de papiers. On leur promet une vie qui n'existe pas et elles se retrouvent dans l'obligation de se prostituer.

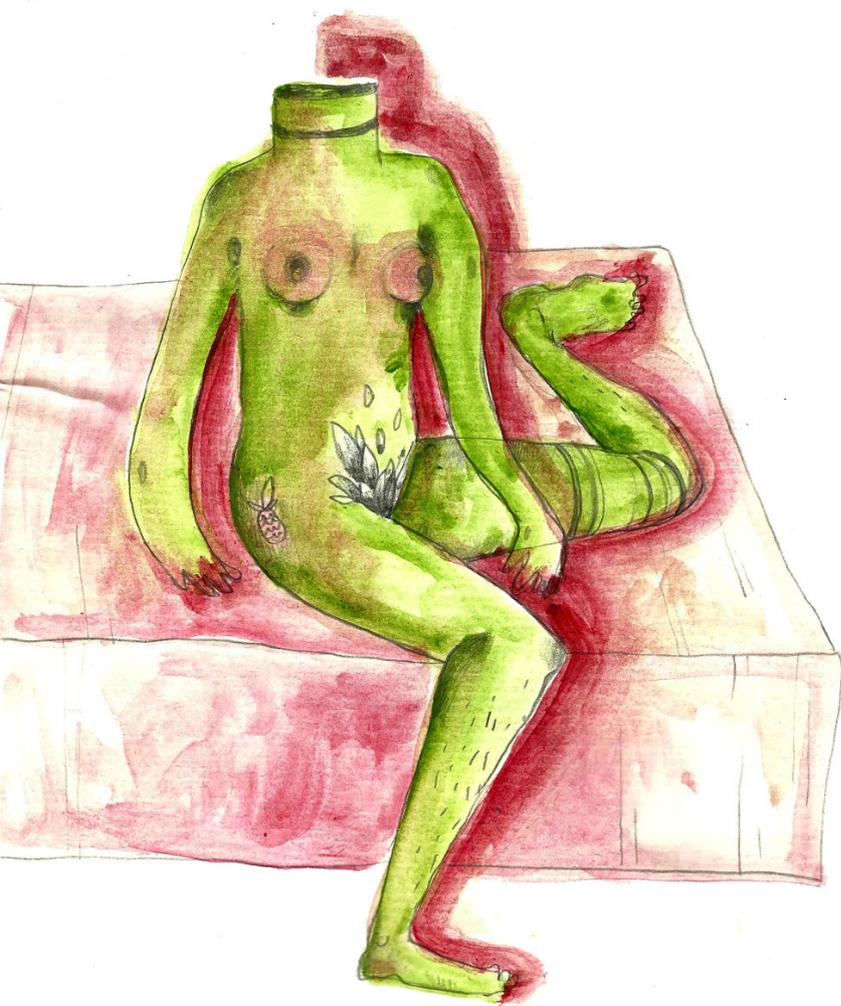


Mes lectures me révèlent des cas de figures très contrastés et me retrouve avec des points de vue paradoxaux. Dans un cas il y a un proxénète et dans l'autre la personne est auto-entrepreneuse, les enjeux ne sont alors plus du tout les mêmes. A ce titre, la prostitution suscite aujourd'hui encore des débats sociétaux houleux, parfois violents.

Les associations que j'ai contactées se divisent globalement en deux catégories, les abolitionnistes et les pro-choix. L'Amicale du Nid, par exemple souhaite abolir toutes formes de réglementation concernant la prostitution. L'abolitionnisme, considérant les personnes prostituées comme victimes d'un système qui les exploite, refuse toute forme de pénalisation de celles-ci. Tandis que le Syndicat du Travail Sexuel (STRASS), est une organisation pro-choix. Au-delà d'être une prise de position qui peut s'appliquer à la prostitution, c'est un courant féministe issu du milieu Queer (LGBT) qui apparaît dans les années 1980 aux Etats-Unis, prônant la sexualité comme arme que la femme peut se réapproprier pour la faire sienne.

Concernant l'activité de prostitution, il s'agit en particulier de sa réappropriation économique et politique. Le mouvement pro-sexe souligne que « la sexualité masculine en elle-même ne constitue pas une violence sur les femmes, si elles sont consentantes et bien rémunérées » et que « c'est le contrôle exercé sur les femmes qui est violent, cette faculté de décider à leur place ce qui est digne ou ce qui ne l'est pas. » (Les citations proviennent de *King Kong Théorie* de Virginie Despentes).

Je trouve dommage que les associations aient des conflits d'intérêts aussi importants sur les mêmes sujets. Les féministes ont les mêmes grilles d'analyse mais des solutions différentes : d'un côté les féministes qui souhaitent supprimer le système prostitutionnel en tant qu'institution patriarcale comme forme ultime de l'appropriation du corps de la femme. De l'autre côté, la solution ne serait pas d'interdire la prostitution mais d'améliorer les conditions de travail de ces TDS pour qu'elles puissent avoir le choix véritable de poursuivre cette activité. Je crois me sentir plus proche de cette vision des choses que de celle des abolitionnistes qui réfléchissent à la place des TDS.

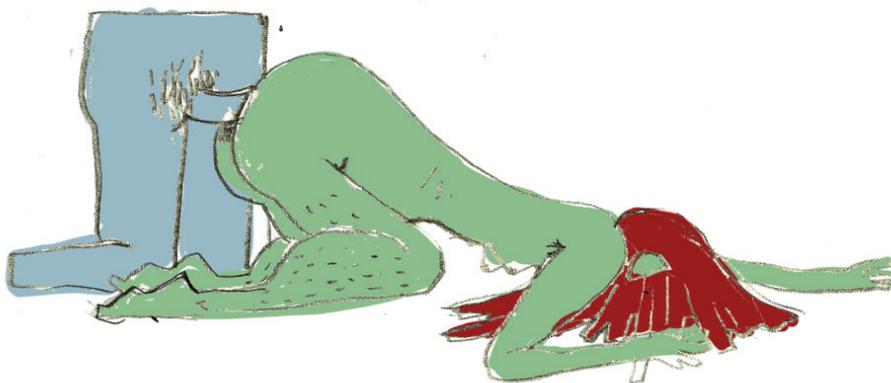




Cortège queer à la manifestation contre la loi travail à Nantes

B. me conforte dans mon analyse au sujet des abolitionnistes : "Je suis gênée par le fait de parler d'expériences négatives, parce que c'est compliqué. On a vu circuler dans des milieux abolitionnistes, des articles de blogs fait par des TDS absolument non-abolitionnistes qui racontaient des mauvaises expériences.

On peut pas se plaindre ou se raconter une pauvre anecdote qui pourrait arriver à n'importe quel.le prestataire de service à part entre nous. Souvent quand on en parle avec quelqu'un.e, la personne va dire que c'est horrible et qu'il faut qu'on change de métier mais si une TDS voulait et pouvait changer de métier elle le ferait. Et pourtant je trouve important de parler des problèmes qu'on peut avoir avec les clients."



J'ai eu le désir d'aller à la rencontre des femmes qui exercent dans l'espace de la rue. Mais je ne savais pas comment les aborder, j'avais peur de les déranger pendant leur temps de travail et je n'avais pas les moyens de les payer pour prendre de leur temps. Je me suis alors dirigée vers l'association Médecins du Monde à Nantes qui a mis en place le "Funambus" depuis quelques années, c'est un dispositif d'aide et d'écoute aux personnes qui se prostituent dans la rue.

Irène Aboudaram me donne rendez-vous dans les locaux de l'association. Elle est la responsable de l'action en question. Je patiente dans une salle d'attente, avec d'autres femmes. Elles parlent entre elles dans une langue que je connais pas. Irène vient me chercher et m'emmène dans son bureau.

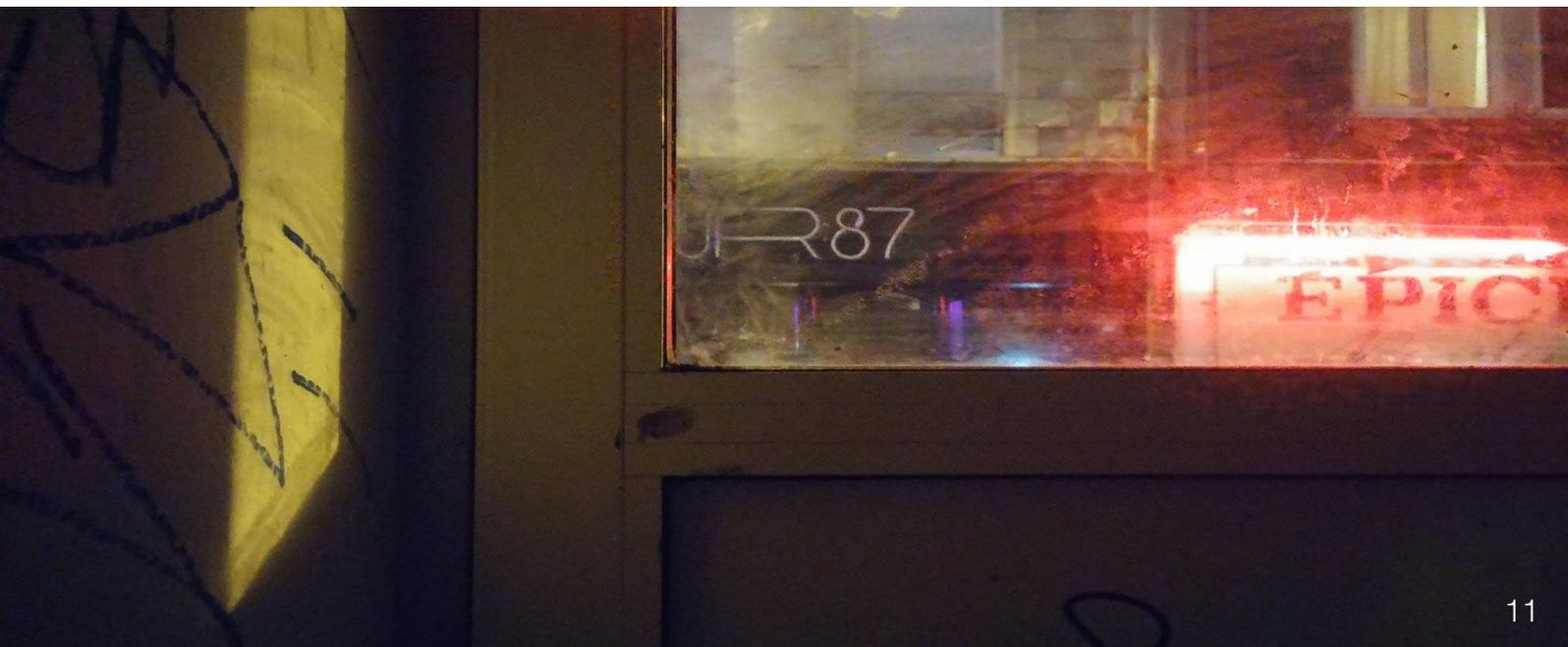
Tous les mardis, mercredis et jeudis soir donc, des bénévoles de médecins du monde font ce qui s'appelle des "maraudes". Elles et ils vont à la rencontre des travailleuses, leur proposent de se reposer dans le camion quand il fait froid, elles peuvent y passer des appels personnels, on leur donne des préservatifs, des protections hygiéniques. On les écoute, on discute de ce dont elles ont envie. Les sujets peuvent varier. On peut simplement échanger quelques banalités, parler du temps qu'il fait, d'un comportement potentiellement problématique venant d'un client ou de rien du tout.

Une des plus grosses difficultés du travail du sexe se trouve dans la méconnaissance législative des personnes concernées, qui n'ont ainsi que peu conscience des risques réels encourus par leurs activités. A titre d'exemple, beaucoup de travailleuses du sexe pensent que leur activité est illégale. La prostitution en France est légale, socialement rejetée et régulièrement criminalisée. Tout est fait pour rendre compliqué cette activité ou l'entraver, de sorte à ne pas rendre explicite sa légalité. Si elles se déclarent en tant que "travailleur indépendant", elles doivent déclarer leurs revenus alors qu'elles n'ont pas de statut légal en étant taxées à 25% mais ne disposent que d'une protection sociale très limitée. Une loi a été votée en mars 2016 pour que les clients soient pénalisés, ils risquent environ 1500 euros d'amende. Cette loi touche peu les personnes qui travaillent chez elles en "incall" mais pour ce qui est des travailleuses qui sont dans la rue, on enlève des moyens de subsistance à des personnes qui essayent de survivre grâce à la prostitution.

Pour continuer d'avoir des clients, les prostituées sont sorties des centres villes. A Belleville, il y a des lieux où elles travaillent ensemble, démarche plus sécurisante. Mais avec la loi, plus personne ne vient les voir. En s'éloignant elles s'écartent de témoins éventuels d'agressions ou d'associations communautaires.

B. me dit que c'est sans doute la visée première de cette politique : un nettoyage social des centres-villes. Mais depuis cette loi, les témoignages de violences ont explosé. Les clients qui se font plus rares ont alors un moyen de pression économique pour demander des choses comme des rapports non protégés par exemple.

Couloir d'un immeuble donnant sur une rue la nuit à Nantes





Sang de règles, analogie de la violence et de la sexualité

98% des prostituées qui ont été interrogées à ce sujet, expriment leur opposition à la pénalisation des clients et la plupart d'entre elles ne se saisissent pas des outils mis en place pour sortir de la prostitution. Ces programmes ne répondent pas à la problématique de la précarité, ce qui les rend inefficaces la plupart du temps. (Le pourcentage a été publié par le CNRS, en provenance d'une étude faite par l'université Aix-Marseille).

Une autre loi qui met en difficulté les travailleuses du sexe, il s'agit de la disposition sur le proxénétisme. Un proxénète est sans ambiguïté une personne tirant profit d'une autre personne qui se prostitue. Mais quand une travailleuse donne de l'argent à un proche, ça en fait de facto un proxénète. Ainsi, si une TDS déclare ses revenus, cela l'empêche d'avoir accès à la location d'un appartement, le paiement du loyer avec l'argent gagné ferait du propriétaire un proxénète aux yeux de la loi. Il en est de même pour la colocation, les petit.es ami.es, les enfants lorsqu'ils atteignent la majorité, toutes et tous sont considéré.es comme des proxénètes.

Par ailleurs il y a des lois sur l'esclavagisme et la traite des humains qui encadrent parfaitement la situation des femmes et des hommes qui sont sous le joug d'une autre personne qui les force par la contrainte à travailler, que ce soit dans le milieu du travail du sexe ou dans la fabrication de chaussures. Il se trouve ainsi une distinction faite entre un.e esclave du travail du sexe et un.e esclave dans n'importe quel autre milieu.

## VIRTUELLES

Je me renseigne pour voir ce qui existe en terme de documentaires et de films sur la prostitution ou ayant un lien avec l'activité. Je me retrouve avec une liste interminable, il me faut derechef faire des choix sélectifs. Un long métrage en particulier aura retenu mon attention, *Elles* de Małgorzata Szumowska. Il raconte l'enquête d'une journaliste sur la prostitution des étudiantes. Elle est amenée à rencontrer et même à tisser des liens très particuliers avec ces jeunes femmes.

“ C'est du sexe mais normal, je fais exactement la même chose qu'avec mon copain. Simplement avec le client c'est moi qui décide. J'aime pas la sodomie avec les clients. Ils payent à l'heure. Ils prennent une douche en arrivant. Ils aiment bien dire des chose comme : “T'aimes bien ma grosse bite, t'aimes ça ma petite salope. ” - *Elles* (2011)

Je monte les quatre étages et arrive essouffée chez O. Je frappe à la porte déjà entrouverte et entre timidement. Comme d'habitude je fais attention, pas de bise. Nous faisons la cuisine ensemble et nous en profitons pour parler, de tout et de rien. Sur le mur de la pièce principale qui lui sert à la fois de salon et de cuisine, sont accrochés de nombreux dessins d'enfants. Elle dispose aussi d'une grande bibliothèque remplie de livres sur l'art, le féminisme et la sexualité. J'aime bien son appartement, c'est un lieu simple et joli. Je ne sais pas combien de fois nous nous sommes vues, mais nos rencontres ont évolué du stade de formelles à informelles. Je pense pouvoir affirmer aujourd'hui que nous sommes amies.

Une fois, elle m'a montré les sites sur lesquels elle mettait des annonces en tant que “dominatrice”. Nous explorons alors les annonces de ses consœurs, c'est assez drôle parfois. Elle tombe même sur une de ses amoureuses qui est aussi dominatrice, ça la fait simplement rire. C'est ensuite que j'ai tenté d'envoyer des SMS à une cinquantaine d'escorts dont j'avais trouvé les annonces sur internet. Mais ce fut sans grand succès. A dire vrai, aucune ne m'a jamais répondu.

On pense souvent à la prostitution de rue lorsque l'on parle de travail du sexe, mais ce n'est que la partie découverte de l'iceberg. Ce sont ces migrantes que nous voyons sur le trottoir qui représentent l'image que nous nous faisons des prostituées. Il existe néanmoins une multitude d'activités qui impliquent la vente de services sexuels et ce marché s'exerce de plus en plus via internet.

Capture d'écran d'un site d'escorts «Lady Xena»

# LADY XENA



Login

Accueil

Recherche

Escort vip

Escort actrice X

Domina

Nouveautés

Trans

Inscription

Ladyxena.com

photo OK

**Dominam**   
International dominatrix fetish model

Ladyxena.com

photo OK

**Angelica\_felina**   
Maitresse divine pour homme soumis

Ladyxena.com

**Maitresse-khloe**   
Intransigeant et cruellement sexy

Ladyxena.com

**Ellafetish89**   
Dominatrice aux charmes slaves

**Deessekainna** 



La consommation ici ne fait pas loi.

Escort girls, sugar babies, cam girls, actrices pornos, masseuses, dominatrices, etc.

Les prostituées n'ont pas de statut, alors leurs activités sont souvent camouflées par des termes qui portent à confusion ou bien par des propositions qui n'impliquent pas ou ne semblent pas impliquer directement un acte sexuel. O. me dit que ses clients n'ont que rarement conscience qu'elle est travailleuse du sexe et qu'ils sont des clients. Ils pensent que, puisque c'est de la domination et qu'en ce qui concerne son activité, la pénétration n'est pas autorisée, ce n'est pas du sexe, donc pas de la prostitution. Il s'agit pourtant bien de pratiques sexuelles qui dès lors font d'elle une professionnelle.

Beaucoup d'amalgames sont fait par rapport à comment l'on peut considérer leurs activités. B. est catégorique sur la question : *“Les travailleuses du sexe vendent des services. Personne, en France en tout cas, ne vend son corps ni son cul. Quand on vend un cookie, on ne le possède plus. A priori, à part si on vend ses organes, personne ne vend son corps. Et on ne le loue pas non plus, pour une simple raison, c'est que quand on loue quelque chose on a le droit de le casser. On paye juste plus cher mais on a le droit de le casser ce qui n'est pas notre cas. Donc on vend un service. C'est très important de faire cette différence.”*

Plus je discute avec O. et B., plus j'ai l'impression de lever le voile sur un sujet de société complètement tabou. La plupart des gens affichent de façade un avis biaisé. Ils ne cherchent pas à aller voir ce qu'il se passe derrière le rideau.

O : *“Les gens comprennent réellement ce que je fais quand ils vivent avec moi. Genre quand je râle sur mon secrétariat par exemple, sur les demandes récurrentes des clients, sur des clients qui essaient de négocier les prix, sur les séances qui se passent pas bien, si j'attends du matos et qu'il arrive pas à temps, ce genre de trucs quoi, qui font partie de mon quotidien.”*

Cette limite leur semble infranchissable, un rempart invisible s'impose entre eux et la réalité. Il est bien plus facile de détourner le regard, de s'outrer et de cracher son venin. C'est comme si les TDS ne valaient pas la peine que l'on s'intéresse à elles. Pourtant, les choses sont bien plus variées et complexes que ce que l'on imagine.

O : *“Et c'est super dur de dire à quoi ça ressemble une séance parce qu'en fait chaque séance est super différente. Ça dépend complètement des envies de la personne, de ses limites. Le truc de base c'est qu'on joue avec cet imaginaire de dominatrice, de maîtresse SM, de femme qui a le pouvoir et de femme sadique. Et après à partir de là, j'élabore des scénarios.*

*En général ce sont des séances qui durent une heure et demi ou deux heures. Avec des ensembles de pratiques qui peuvent être hyper variables. Ça peut être des choses de l'ordre de humilier la personne, l'humilier verbalement, l'humilier physiquement. Même si l'humiliation c'est très changeant d'une personne à une autre. Ça peut être lui faire mal, lui marcher dessus, le contraindre, l'enfermer, l'empêcher de respirer.*

*C'est du BDSM, pour moi ça rentre un peu dans la catégorie du sexe dé-génitalisé. C'est-à-dire que ce n'est pas une activité sexuelle ou la pénétration et le contact avec les organes génitaux est central et le plaisir n'est pas basé là-dessus. Dans mon activité, la jouissance n'est pas immédiate. Je n'autorise pas les soumis à éjaculer en ma présence. Bon des fois je le fais parce que ça m'amuse. Pour moi c'est important de préciser que c'est une activité sexuelle mais qui a une forme assez hors normes.”*

O. chez elle



Souvent quand je dis aux gens que je fais des recherches sur les travailleuses du sexe, ils ont un peu toujours la même réaction, mi-surprise, mi-dégoûtée. “ Ah les blacks qui sont dans la rue Paul Bellamy là ? ” - “ Les pauvres, ça a l’air vraiment horrible ce qu’elles font. ” - “ Fais gaffe, il y a une fille à Sciences-po qui a fait des recherches comme toi et elle a fini par se prostituer aussi ! ” - “ Franchement c’est cool hein comme sujet, mais moi je pourrais vraiment pas faire ce qu’elles font. ” - “ Mmmh, Original comme sujet d’étude, j’aurais pas osé. ” - “ J’arrive vraiment pas à considérer ça comme un travail par contre. ”

B : “ *Faut absolument se sortir de l’idée que nos clients seraient des espèces de DSK : vieux, lubriques, riches, avec des fantasmes complètement ignobles, bizarres ou pervers. Ça n’arrive pas, en tout cas ce n’est pas le client de base. Un des bons souvenirs que j’ai, c’est une personne qui se trouvait vraiment moche. On s’est vu.es pendant un an, un an et demi. Ce que je sais, c’est que cette personne est en couple à présent, ce qui lui semblait complètement impossible avant.* ”



chez B.

## LE PLUS VIEUX MÉTIER DU MONDE

Pute, salope, prostituée, putain, traînée, fille de joie, péripatéticienne, catin, marie-couche-toi-là, femme de petite vertu et bien d’autres encore.

Pourquoi autant de mots, pourquoi autant d’insultes pour désigner une seule et même activité ? Pourquoi “ putain ” est devenu un mot aussi courant ? Pourquoi une “ pute ” c’est péjoratif ? Pourquoi on nous le présente toujours de la même façon ?

Notre Histoire est marquée au fer rouge par la domination masculine, c’est le point d’ancrage de cette haine éternelle de la femme qui vend des services sexuels. Elle s’oppose à la femme mariée. L’une choisit ses limites et dispose de son corps tandis que l’autre appartient à son époux, elle dépend de lui économiquement et matériellement. Ce n’est plus un humain à part entière, la femme fait partie des biens dont l’homme peut disposer. Les prostituées échappent au contrôle du mâle et cela pose problème. Alors la seule solution pour ne pas perdre la face est de les stigmatiser tout en profitant de leurs services.



“ Nous, les femmes, lorsque nous travaillons comme prostituées, travailleuses du sexe, dans la rue, sur internet ou en établissement, de façon régulière ou pas...

Nous exigeons le respect et la reconnaissance en tant que prostituées, citoyennes et femmes. Nous exigeons la liberté effective d'acheter et de vendre des services sexuels entre adultes consentants. Nous exigeons le respect de notre cadre de travail, de notre intégrité physique et morale et de nos limites : une passe qui ne respecte pas nos limites et nos pratiques est un viol.

Nous exigeons le respect de nos choix dans leur diversité : nous demeurons les seules juges de nos projets de vie. Nous refusons les pressions morales qui visent à nous faire arrêter notre activité et qui nous font violence. Nous exigeons d'être traitées comme des citoyennes à part entière dans le respect de notre dignité et de nos droits par nos collègues, nos clients, nos familles, les institutions sanitaires, sociales, policières et juridiques ou toute autre personne en contact avec nous.

Nous exigeons de nos clients et de ceux qui veulent le devenir, qu'ils respectent les engagements convenus au départ (prestation, tarif, moment du paiement, temps imparti, moyen de protection) ; nos consignes et nos règles de sécurité ne sont pas négociables. Nous exigeons de nos clients et de ceux qui veulent le devenir, qu'ils prennent acte de nos décisions et, le cas échéant, de notre refus.

**NON SIGNIFIE TOUJOURS NON !**

Nous exigeons de nos clients et de ceux qui veulent le devenir, de la non-violence physique et verbale, de l'hygiène, de la courtoisie et de la discrétion... Notre relation est une relation de confiance mutuelle et de confidentialité, lors de notre activité et en dehors. Nous exigeons que l'Etat et ses institutions nous protègent contre toute forme de violence telles que la coercition, l'abus, la contrainte et l'exploitation.

Nous exigeons l'abolition des lois pénalisantes générant notre insécurité et ne permettant pas la mise en place d'un système d'entraide et de solidarité entre nous. Nous exigeons le respect de nos droits fondamentaux tels que le droit à la sécurité, au travail, à la santé, à la famille, à l'éducation, au logement, ... Nous exigeons d'être actrices des lois qui nous concernent.

Nous refusons la putophobie et toutes les discriminations, qu'elles soient liées au genre et aux identités de genre, à la sexualité, aux pratiques et à l'orientation sexuelles, à la classe, à la couleur, à la religion, à la nationalité, à la santé, à l'âge, au handicap... Nous refusons d'être harcelées par la police en raison de notre activité. Nous exigeons que la police agisse contre nos agresseurs plutôt que contre nous. Nous refusons le fichage qui nous stigmatise.

Nous prenons le droit de refuser de répondre aux questions intrusives sur nos vies privées. Nous exigeons l'accès à des services de santé préventifs et curatifs, appropriés, anonymes, ouverts à tou/te/s et adaptés à nos besoins, respectant notre diversité. Nous refusons que les soins de santé soient des outils de contrôle sanitaire, sécuritaire et eugéniste.

Nous exigeons d'être reconnues comme des actrices de prévention et nous sommes en droit d'exiger le port du préservatif. Nous exigeons la valorisation de tous nos savoirs, compétences et capacités acquis dans le cadre de nos activités.

Nous exigeons que ceux et celles, qui veulent nous sauver, reconverter, réhabiliter, discipliner, psychologiser, victimiser... se mettent en question et se demandent pourquoi ils/elles ont tant besoin de se considérer supérieur/e/s à nous. ”

*Putain de manifeste* - Réalisé dans le cadre du projet Européen Daphné avec Les associations Garance (Belgique), Brind'acier (Dijon), Cabiria (Lyon), Centre LGBTF J'en suis j'y reste (Lille), Diana Prince Club (Paris), Entre2 (Bruxelles) Grisélidis (Toulouse), Les Amis du Bus des Femmes (Paris).



L'autre jour, Niurkeli, une travailleuse du sexe transgenre d'origine équatorienne a été assassinée à Nantes par un de ses clients. Elle avait 33 ans.

Heureusement, le meurtrier a été identifié et est en procès avec la famille. Avec l'association Trans Inter Action, nous avons organisé une soirée en son hommage pour récolter des dons afin d'aider la famille à payer les frais des funérailles et des recours en justice.

Depuis 2014, la femme souffrait d'une précarisation et dégradation de ses conditions de travail à Paris et devait se rendre régulièrement en province pour maintenir ses niveaux de revenus.

C'est là qu'apparaît à mes yeux l'importance de l'intersectionnalité, à savoir envisager comment les luttes sont reliées entre elles. Beaucoup de femmes trans se prostituent pour subvenir à leurs besoins. Et ce n'est pas un hasard, les parcours de transitions sont très complexes en France. De plus, il est très difficile de trouver du travail et un logement lorsque vos papiers ne correspondent pas à votre apparence.

Plus j'apprends des choses sur les travailleuses du sexe et toutes les autres catégories de personnes qui subissent des oppressions, plus je me sens révoltée. Cela suscite un sentiment profond d'injustice dont je me sens en partie responsable du fait mon ignorance jusqu'à ce jour.



Stand de l'association «Trans Inter Action» à la marche des fiertés de Nantes

J'ai compris qu'il est compliqué pour les TDS de parler de leur activité, voire même dangereux. Notamment pour celles et ceux qui ont des enfants. B a des ami.es qui se sont ainsi fait retirer la garde, alors que d'après elle, ils étaient de très bons parents. Etre TDS devient ainsi le critère qui vaut toutes les maltraitements du monde. Pour des gens qui divorcent, cette activité constitue également un énorme moyen de pression.

B. me dit à ce propos que quelqu'un.e a écrit une fois une lettre à son père avec des petites lettres découpées, des photos d'elle provenant de son site et il était écrit " voilà le vrai métier de B. " Elle ne sais pas qui a fait ça et depuis, elle ne voit plus son père.

*B : " On est obligé.es de se cacher. Rares sont celles et ceux qui parlent en public. Pourtant on aurait beaucoup de choses à dire. En Juin 2015, nous avons fait une manifestation entre concerné.es contre la loi de pénalisation qui n'a pas été couverte par les médias. On légifère sur un métier ou tous et toutes les concerné.es sont d'accord et on va l'encontre. Tout le monde nous prend pour des victimes incapables de nous représenter nous-mêmes. Les gens dans la rue sont des victimes de la traite, nous, les escorts on est des ultra-privilegié.es. Selon un documentaire de M6, on gagne entre 18 et 20 000 euros par mois. Ce n'est absolument pas mon cas. On nous infantilise. "*

Les TDS marchent comme des funambules sur un fil, elles doivent faire très attention à ne pas trop en dire. Ces personnes restent des êtres humains avec des besoins, comme celui de se socialiser. Or il paraît complexe de construire des relations lorsque l'on doit mentir sur quelque chose d'aussi important.

*B : " Je ne vois aucun autre exemple du même ordre en France dans la gestion des travailleurs. Pendant les manifestations contre la loi travail, je me suis retrouvée toute seule avec mon affiche " putes en luttés, TDS en grève ", ça faisait beaucoup rire les gens, personne ne voyait où je voulais en venir. A Toulouse et à Paris, des solidarités de luttés entre les mouvements ouvriers et les TDS se sont mis en place et ça n'est pas anodin. Mon explication c'est qu'il y a un rapport au corps. "*

Cette affirmation de B. m'interroge. Je ne vois pas très bien où elle veut en venir, ma curiosité me pousse à la relancer sur le sujet afin qu'elle m'en dise plus.

*B : " Si on regarde l'évolution des secteurs du travail, le pourcentage d'ouvriers en France est entre 20 et 25%. Quand on demande aux gens combien ils pensent qu'il y a d'ouvriers en France, souvent ça va tourner entre 5 et 15%. Le monde ouvrier a été effacé de la conception générale du travail et de la société, avec les précaires. "*

*On n'en voit pas dans les médias, l'ouvrier n'existe plus. C'est lié à une représentation du corps dans le sens où aujourd'hui le corps est un objet de plaisir, un objet qui s'admire, qui se tartine de crème, qui se fait bronzer, manucurer mais ce n'est jamais un média d'accès à un pouvoir d'achat. "*

Il me semble pouvoir déceler beaucoup d'émotion dans ses paroles. Elle qui paraissait plutôt timide au début de notre entretien, la voilà complètement investie dans son discours. B. a énormément travaillé ses sources, elle donne une conférence dans le cadre du festival féministe que j'ai évoqué auparavant. Cela l'angoisse terriblement, mais je ressens son réel besoin de sortir du placard.

*Aujourd'hui on travaille avec son intellect, plus personne ne travaille avec ses mains. Les choses manufacturées, c'est loin d'ici. Cette question d'engager son corps dans son travail, son intégrité physique, c'est pour ça à mon avis qu'il y a un lien fort entre le monde ouvrier et le travail du sexe. "*

*Dans l'ancienne Angleterre victorienne, les mineurs et les putes étaient souvent marié.es ou de très bons potes. Il y a aussi les cheminots sous Sarkozy avec la question de la pénibilité au travail, on disait qu'il n'y en avait plus. C'est une question qu'on a fini de se poser. La pénibilité au travail et l'usage de son corps pour un salaire. "*



Chantier sur une ligne de tramway à Nantes la nuit

## REGARD MASCULIN

“ Les hommes aiment les hommes. Ils nous expliquent tout le temps combien ils aiment les femmes, mais on sait toutes qu’ils nous bobardent. Ils s’aiment, entre eux. Ils se baisent à travers les femmes, beaucoup d’entre eux pensent déjà aux potes quand ils sont dans une chatte. Ils se regardent au cinéma, se donnent de beaux rôles, ils se trouvent puissants, fanfaronnent, n’en reviennent pas d’être aussi forts, beaux et courageux. Ils écrivent les uns pour les autres, ils se congratulent, ils se soutiennent. Ils ont raison. Mais à force de les entendre se plaindre que les femmes ne baisent pas assez, n’aiment pas le sexe comme il faudrait, ne comprennent jamais rien, on ne peut s’empêcher de se demander: qu’est-ce qu’ils attendent pour s’enculer ? Allez-y. Si ça peut vous rendre plus souriants, c’est que c’est bien. Mais, parmi les choses qu’on leur a correctement inculquées, il y a la peur d’être PD, l’obligation d’aimer les femmes. ” - V. Despentes (*King Kong Théorie*)

Ce que j’aime dans cette citation de V. Despentes c’est ce qu’elle soulève vis-à-vis du regard de l’homme sur la femme. Que ce soit dans la littérature, les sciences, la musique, la peinture, le cinéma etc., la plupart des travaux qui parlent de femmes sont faits par des hommes. Il en est de même pour la prostitution. Les documentaires et films réalisés sur le sujet sont en grande partie réalisés par des hommes, même chose pour les livres ou les textes de loi.

On se retrouve avec des visions fétichistes, misérabilistes, sexistes, « exotisantes » des personnes concernées. C’est pour cela que je trouve important que les femmes parlent des femmes et que les travailleuses du sexe parlent d’elles-mêmes.

Quelques femmes cinéastes se sont essayées à l’exercice de la réalisation pornographique comme Erika Lust ou Ovidie (qui est d’ailleurs anciennement actrice porno), mais elles restent en minorité dans cette industrie. Je considère néanmoins très encourageant que des initiatives comme les leurs se multiplient.



FERME  
TA  
PUTAIN  
DE GUEULE  
!!!

B. : *“ Les réactions les plus violentes que j’ai eues de ma vie sont venues de la part d’hommes cis (N.B. : se dit d’une personne en accord avec son genre assigné à la naissance), on m’a interrogée sur mon corps, sur ma vie sexuelle, sur mon petit ami. Des questions vraiment déplacées. Ou alors des insultes directement, sans prendre le temps de discuter. ”*

O. : *“ La seule revendication que j’ai, c’est qu’on me laisse faire ce que je veux avec mon corps, qu’on m’emmerde pas sur mon statut social et sur comment je gagne ma thune et je pense que c’est déjà pas mal. ”*

Je suis avec B., elle me montre comment elle se prépare lorsqu’elle va à un rendez-vous. Elle semble amusée de partager ce moment avec moi. Elle est comme une enfant fière de réciter un poème à ses parents.

B. : *“ Ce que le travail du sexe m’a apporté, en plus de la thune, c’est un amour propre. Je me suis enfin sentie belle et reconnue. Ça peut paraître paradoxal dans le sens où beaucoup de gens pensent que c’est quelque chose qui détruit et salit le corps et c’est un des tenants de la putophobie. ”*

Elle enfle des bas noirs transparents et des portes-jarettelles ornées de dentelle de la même couleur. Elle souligne qu’il faut les enfiler avant la culotte, mais que peu de gens le savent. Donc, elle fait glisser sa culotte par-dessus et se relève pour finir de l’ajuster. Une étiquette dépasse un peu.

B. : *“ Une femme qui a des rapports sexuels réguliers avec plusieurs partenaires est sale. En tout cas je l’ai entendu à plusieurs reprises. Les gens étaient incapables de m’expliquer pourquoi. J’en ai déduit que c’était la sexualité féminine qui était sale. ”*

Ensuite, B. se précipite dans sa chambre et en revient avec une robe noire. Elle la revêt, le vêtement lui colle à la peau et comporte un décolleté plongeant. Elle tourne sur elle-même et affiche un immense sourire, comme à son habitude puis elle réfléchit et se rappelle qu’elle a oublié l’élément le plus important à ses yeux : les chaussures.

B. se préparant à aller à un rendez-vous avec un client

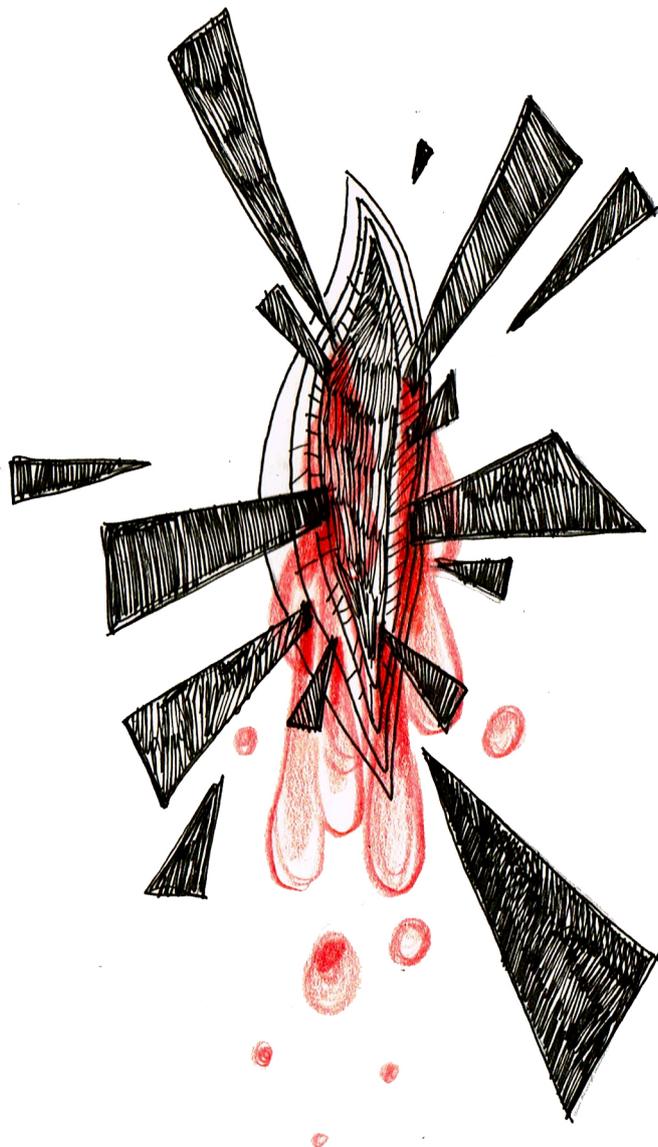


B. : *“ Les TDS sont vues comme sales. Pourtant on se lave toutes et tous, on est absolument certains de cette statistique-là. Et on est majoritairement extrêmement informé.es sur les risques de transmissions, des problématiques liées aux MST. Les fellations sont habituellement protégées. Nous ne sommes pas cette image que l’on nous colle à la peau. Nous ne sommes pas déprimé.es, sales, isolé.es, malades. Je ne me sens toujours pas salie par des relations sexuelles peu importe leur nombre. Je me sens juste mieux dans mon corps. Je ne ressens pas de dégoût. ”*

Elle revient avec une paire d'escarpins noirs. Le talon est immense, je souris en me disant que je ne pourrais jamais marcher correctement avec ce genre de chaussures. B. sort ses multiples boîtes à maquillages, fard à paupières, mascara, eye-liner, rouge aux lèvres. Elle fait attention à n'oublier aucun détail.

B. : *“ Le fait que les gens soient prêts à payer pour avoir une relation sexuelle avec moi alors que j'aurais très bien pu le faire gratuitement ça m'a aidée à me ré-affirmer. Je me sens maître de mon corps, de la sélection de partenaires, même si, en théorie tout le monde à ce choix, ce que je veux dire c'est que je conditionne l'accès à mon corps et que j'en vis. J'ai alors un vrai contrôle sur ma vie. ”*

Elle finit par me montrer sa collection de préservatifs, il y en a de toutes les couleurs et de tous les types. Vanille, fraise, chocolat, XL, fluo, Durex, Manix, etc.



## DEUX

J'ai proposé à O. de m'accompagner pour rendre visite à B. dans son nouvel appartement rue de la convention, juste en face d'un vieux cinéma appelé « Le Concorde ». Ca sera l'occasion qu'elles puissent se rencontrer. Je suis vraiment soulagée que B. ait pu trouver quelque chose rapidement même si l'espace est deux fois plus petit que ce qu'elle avait trouvé avant. A cause du peu de place, toutes leurs affaires sont un peu entassées. Le seul qui est heureux de cette situation, c'est le chat qui obtient alors une surface de jeu extraordinaire.

B. veut à tout prix nous offrir quelque chose à manger et à boire. Je me retrouve avec des tartines de caroube et du café et O. avec un verre de vin et des chocolats. Petit à petit, elles entrent dans le vif du sujet, se mettent à parler de leurs clients, de leur activité. Des choses qui m'échappent un peu, qui sont assez vagues. Je les écoute tout de même avec attention. Avoir pû créer ce lien me donne un sentiment de satisfaction allant au-delà d'une simple récolte d'informations pour mes propres recherches.



O



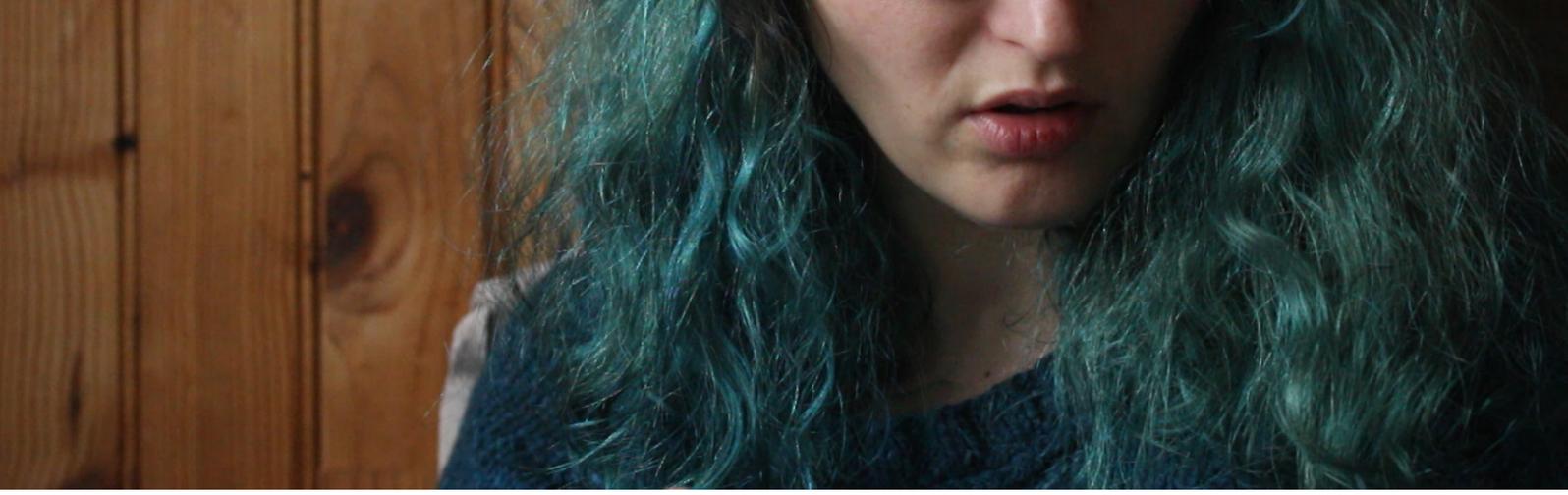
B



Collection de capotes de B.

Je demande à B. comment elle en est venue à être travailleuse du sexe.

B. : *“ J’ai commencé alors que j’étais en train de faire des études, pour des questions financières d’abord. Quand on fait des études on n’a pas forcément le temps de faire autre chose. J’avais une expérience dans le milieu libertin ce qui fait qu’avoir des relations sexuelles avec quelqu’un pour qui je n’avais pas de sentiments engagés ne me dérangeait pas. Il y avait une part de curiosité aussi par rapport à tous les fantasmes qu’il y avait autour. ”*



Visage de O.

Je pose la même question à O.

O. : *“ C’est une question que l’on me pose souvent. ”*

Elle marque une pause, hésite un peu, son regard semble indiquer qu’elle doit retrouver une information lointaine de sa mémoire.

O. : *“ Je crois que j’en ai toujours eu super envie. J’ai une copine un jour qui m’a dit que quand elle était petite elle rêvait de faire pute. Et je trouvais ça vraiment drôle de s’imaginer ça quand t’es en primaire. Je sais pas quelle image elle avait dans sa tête, genre Mata Hari, un personnage de femme un peu bad-ass comme ça qui utilise son corps pour avoir du pouvoir ou quelque chose comme ça. En tout cas moi j’avais un peu cet imaginaire-là en tête autour des maîtresses SM et je crois que quand j’étais petite ça faisait partie des trucs qui me faisaient fantasmer. ”*

Elle évoque ces souvenirs en arborant un immense sourire et des yeux pétillants, du peu que je la connaisse, c’est assez rare de la voir comme cela. Elle m’emporte dans son histoire, je suis pendue à ses lèvres.

O. : *“ Quand j’étais ado en particulier je pensais vraiment pas que ça pouvait être un métier. Tu vois en ce moment, je regarde Buffy contre les vampires, c’est un peu un personnage comme Buffy. Un personnage de meuf forte quoi. Après j’ai fait des études d’art et je me disais souvent que si un jour ça marcherait pas, j’irais bosser dans un donjon en tant que dominatrice. Mais je le disais pour rire et surtout par provocation parce qu’en vrai je pensais pas que c’était possible. Même si je me suis renseignée.*

*Il y a dix ans à peu près, quand j’avais une vingtaine d’années et j’avais effectivement trouvé des dominatrices qui exerçaient dans des donjons mais c’était surtout aux Etats-Unis et au Canada. J’ai un peu laissé tomber et c’est revenu par le biais de ma vie sexuelle.*

*Il y a deux ou trois ans j’ai péti un plomb sur mon travail, j’ai arrêté de bosser. Je me disais que je faisais plus rien de ce que j’aimais. Je me suis juste dis : OK t’as trente ans, est-ce que ta vie ressemble à ce que tu voulais quand t’en avais vingt ? Et je me suis rendue compte que non, pas du tout.*

*Alors j’ai remonté le fil, je me suis dit qu’il fallait que je fasse ces choses que je voulais faire quand j’avais vingt ans. Et dominer des mecs en faisait partie. Du coup j’ai rencontré un mec sur Tinder. Assez rapidement c’est devenu mon premier soumis et c’est lui qui m’a dit au bout d’un mois : “ Mais tu sais que tu pourrais être payée pour faire ça ? ”*

O. : “ *Après je me suis pas lancée tout de suite, j’ai attendu au moins un an à me former, à dominer plein de mecs, à rencontrer des dominatrices pro, apprendre à manier les instruments, prendre des cours de self defense. J’ai même fait une étude de marché avant de m’installer, le truc que personne ne fait mais que j’ai fait quand même.*

*J’ai eu le privilège de ne pas être dans l’urgence financière et ça m’a permis d’y réfléchir pour me lancer quand je me suis sentie prête. Mais j’ai pas pu partager ça avec mon copain de l’époque qui ne partageait pas du tout la même vision que moi sur le sujet. Alors j’ai dû rompre avec lui, parce que c’était beaucoup trop important pour moi. ”*

Immanquablement, je me suis aussi demandée comment j’en étais arrivée à plonger dans cet univers de manière aussi engagée. Dans son livre, Virginie Despentes, évoque son expérience en tant qu’escort pendant deux années. Elle raconte, comme B., que c’est une expérience qui l’a aidée à se sentir mieux dans son corps et sa sexualité. Cela me fait m’interroger, je crois que j’ai également pensé à cette idée pour voir si cela aurait un effet similaire pour moi. Ce sujet me touche puisqu’il est en rapport direct avec le corps, en particulier celui de la femme et de sa sexualisation. Aujourd’hui, ce sont des questions centrales dans mes réflexions en tant qu’individu et dans ma pratique artistique.

Ces rencontres ont modifié ma perception du travail du sexe et de la sexualité en général de manière positive. Elles m’ont conforté dans l’idée qu’il était important de se heurter à la réalité, d’aller chercher à découvrir l’envers du décor et de ne pas se cantonner à la contemplation ignorante et béate de la surface lisse et rassurante des rideaux.